DISCOURS

DE

MYLORD, MARQUIS DE HUNTLEY,

PRONONCÉ

DANS LA CHAMBRE HAUTE

DU

PARLEMENT D'ANGLETERRE,

LE 1 DE FEVRIER, 1816,

LORSQUE CE SEIGNEUR PROPOSA UNE ADRESSE DE REMERCIEMENT A SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE REGENT, APRES QUE LES LORDS COMMISSAIRES EURENT OUVERT LA SESSION, PAR LA LECTURE DU DISCOURS DU PRINCE REGENT AU PARLEMENT.

LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BULMER ET CO.
CLEVELAND-ROW, ST. JAMES'S.

1816.

DISCOURS, &c.

Mylords,

La chambre sera peut-être étonnée de ce que j'ôse reclamer son attention, particulièrement dans le moment, où elle a tant de devoirs importants à remplir; mais après le développement encourageant, lumineux, et si agréable de l'état de notre nation, sous tous ses rapports, tel qu'il nous a été présenté dans le Discours des Lords Commissaires par l'ordre de Son Altesse Royale, le Prince Régent, considérant ensuite la joie et la satisfaction qui nous animent évidemment tous, quel est

l'Anglais qui ne sentiroit pas son cœur tressaillir d'allégresse? quel est celui qui, dans cette occasion, quelque timide qu'il soit, n'auroit pas le désir de faire entendre sa voix?

Chacun de nous est justement affligé de la maladie du Prince Régent; chacun de nous aussi, Mylords, regrette l'absence de Son Altesse Royale dans la circonstance présente; nous savons tous quelle douce satisfaction elle auroit éprouvée, à annoncer, en personne, au Parlement, l'état florissant et la prospérité de ce pays, ainsi que la situation consolante, où se trouve aujourd'hui l'Europe entière!

Mylords, il n'y a pas encore un an que le Démon de l'ambition s'échappa du lieu où il étoit retiré, et qu'avec plus de furie que jamais, il menaça de bouleverser l'ordre et de renverser jusques dans ses fondements l'édifice

de la Société. Les armées de l'Europe se mirent de nouveau en marche ; le choc fut aussi glorieux qu'il étoit terrible. Malheureusement, hélas ! la terre a été arrosée du plus pur de notre sang ; plusieurs Souverains dont les intérêts et les sentiments étoient naturellement opposés, se sont réunis dans une guerre qui devoit décider, si le contrat social seroit maintenu, ou si l'empire des ténèbres et de la barbarie seroit rétabli ; mais telle a été la force d'une raison éclairée, telle a été l'influence d'une saine politique, que toutes les puissances de l'Europe ont paru à l'instant n'avoir qu'*un esprit*, leurs généraux qu'une seule âme, et le soldat n'avoir d'émulation que pour surpasser son camarade.

Permettez moi, Mylords, de rappeler ici le rôle éclatant et sublime, qu'a joué la Grande Bretagne, qu'a joué notre chère patrie, dans cette crise imposante et féconde en grands

évenements, de vous rappeler le profond jugement et la vigueur mâle de ses conseils, sous des hommes muris par la sagesse et l'expérience, de vous rappeler l'application prompte et extraordinaire qu'ils ont faite de ses ressources, l'organisation sans exemple de nos armées, et la manière sage dont en a disposé ce Chef illustre,* qui peut avec tant de justice en être nommé le père, dont l'esprit profond a su apprécier ce que valent des soldats Anglais, et qui leur a procuré tous les moyens de développer leur énergie. La délicatesse m'empêche de déclarer ici tout ce que j'aimerois à dire sur un sujet aussi beau; mais nous connoissons tous le mérite de cet auguste personnage, et nous savons que le zêle et les efforts de Son Altesse Royale, pour concourir à la gloire et à l'honneur de nos armes, lui donnent tout ensemble les plus justes titres et aux remerciements, et à la

* Le Duc d'York.

gratitude, et aux récompenses d'une nation victorieuse et magnanime.

Je n'oublierai pas, Mylords, les hauts faits les actions glorieuses et décisives de cette armée, commandée par le plus grand des généraux, dont la renommée est sans égale et qui n'a point son second dans les temps anciens et modernes; je n'oublierai point cette force, cette discipline, ce courage, qui, des extrémités de l'Espagne, se sont accrus, comme par dégrés, jusqu'au plus haut point de gloire dans les champs de Waterloo. Voilà ce qui a hâté, voilà ce qui a assuré les jours heureux et calmes dont nous jouissons à présent—jours purs et séreins! où les maitres des nations peuvent s'attendre à l'amour de leurs peuples, où les peuples peuvent encore reposer en paix dans le sein de leurs maîtres, où les habitudes sociales renaissent avec une nouvelle ardeur et donnent à chacun la douce facilité de jouir

tranquillement de sa fortune ou de son industrie.

Ainsi donc l'aube d'un beau matin semble luire sur nos têtes, et nous présage des destinées plus brillantes peut-être que tout ce qui est arrivé depuis l'établissement de notre Sainte Religion. L'ambition la plus gigantesque, et la plus extravagante, a prouvé, par son renversement complet, aux siècles à venir, qu'il étoit absurde, qu'il étoit impossible qu'elle triomphât definitivement; et les princes ont du reconnoître dans ses progrès, et dans sa chute, la démence de ses projets, et la folie de ses plans. Ils ont pris des moyens pour établir la paix du monde sur des bases solides et durables; et la chaine entière, formée pour concourir à l'utilité publique, et pour maintenir les liaisons politiques, a acquis une nouvelle force et ne pourra plus être rompue.

Il est facheux, Mylords, que ces avantages ne soient pas encore aussi parfaitement sentis chez nos voisins, que nous avions lieu de l'attendre de leur génie, et des malheurs dont ils ont fait la terrible expérience! Demandons avec ferveur au Ciel qu'il fasse naître parmi eux tout ce que des principes calmes et modérés, tout ce que la droiture et la probité, tout ce que la charité chrétienne, la pierre angulaire de notre Religion, peuvent produire de plus précieux. Espérons que leurs chefs auront toujours dans leur pensée qu'ils commandent à des hommes, et que les peuples sentiront à leur tour qu'ils ont des gens de bien, et non des usurpateurs barbares pour les gouverner.

Souffrez, Mylords, que j'étende un peu plus les bornes de ce discours. Je crains cependant que ma sensibilité ne m'oblige à m'écarter de mon sujet. Portons nos regards

en arrière, et hors de cette enceinte. Pensons, et dans les sentiments de la plus profonde affliction, pensons à cet illustre personnage qui a si long temps tenu dans ses mains augustes le sceptre de ces trois Royaumes! quelle auroit été sa felicité, si la Providence, qui a bien voulu prolonger ses jours, lui eût permis de voir le soleil de son règne se coucher avec tant de splendeur! ses amis et son peuple ne peuvent trop regretter la perte de cette intelligence, de cette lumière qui les échauffoit, pour ainsi dire, et qui aujourd'hui, par la volonté de Dieu, est malheureusement obscurcie et pour eux et pour le vaste sistème que ce bon Roi avoit conçu, et qui a amené ces jours de gloire et de triomphes.

Encore un moment d'indulgence, Mylords; dans l'ivresse que nous cause la paix, dans l'abondance et l'éclat dont elle va être accompagnée pour un grand nombre, donnons

nous de garde, soit en public, soit en particulier, de nous livrer à une joie immodérée, ou de nous endormir dans une honteuse apathie. Rappelons nous que le peuple, pendant le cours d'une longue guerre a été exposé aux plus grandes privations.

Mettons sous les yeux du Prince Régent, dont le cœur ne fut jamais étranger au bonheur de ses sujets, que dis-je? qui l'a même toujours désiré avec ardeur; mettons sous les yeux des ministres, dont nous avons tant de raisons de respecter le mérite et d'admirer les talents, que nous savons être toujours prêts à entreprendre ce que la prudence et la justice peuvent leur suggérer, et qu'aucune considération ne portera jamais à laisser inutiles et sans effet, les projets les plus propres à tendre à l'avantage de la nation; mettons sous leurs yeux, je le repète, non-seulement le tableau des maux réels que souffrent en ce moment

tant d'individus, mais encore celui des pertes, dans lesquelles de grands changements politiques vont probablement envelopper le négotiant et le cultivateur.

Présentons des plans pour venir efficacement au secours de tous; ils attendent de nous, ils nous demandent tout ce que la sagesse pourra imaginer, et tout ce que les richesses pourront accorder pour le soulagement général. Notre félicité sera parfaite, Mylords, si en conséquence de nos soins et de nos efforts, on peut dire : il ne se trouve point un cœur flétri, un seul homme affligé dans les vastes domaines de l'Empire Britannique.

N. B. Ce Discours produisit un tel effet sur toute la Chambre, que les Pairs se trouvèrent comme électrisés; ils ne purent résister à tant d'éloquence et à des vérités aussi naturellement que solidement exprimées. L'Adresse fut lue;